

Aussi, en peu d'années, toutes les tribus des bords de l'Atlantique furent anéanties : il ne resta rien de ces peuplades intéressantes et pacifiques : les Pokanokels, les Narragansetts, les Pequods, les Mohicans, les Mohawks.

Ils disparurent sous les coups de la froide politique et de la cruauté des puritains. « Ils se sont évanouis, dit Mgr Spalding, devant les premières lueurs de la civilisation anglaise, comme la neige aux premiers rayons du soleil : bientôt, de chacune de ces tribus, autrefois si florissantes, il ne resta plus que quelques centaines d'hommes.

Les puritains envahissaient les villages sans provocation aucune, employaient le glaive et le feu, et le lendemain, lorsque le soleil se levait sur l'horizon, il éclairait un triste spectacle : tout était anéanti \* . »

Cela n'empêchait pas les puritains de parler de religion, de se croire des apôtres, de lire et de méditer la bible ; mais, dit Bancroft, voilà le parti qu'ils en tiraient : ils avaient vu comment les Hébreux avaient traité les nations abjectes de la terre de Chanaan, et ils prétendaient qu'ils devaient en agir de même avec ces nations inoffensives et hospitalières du Connecticut et du Massachusetts.

Un autre reproche adressé par M. Parkman aux colonies françaises est l'esprit de division qui régnait entre les commerçants et les militaires, entre les intendants et les gouverneurs, entre les autorités ecclésiastiques et les autorités civiles.

Mais ces difficultés sont presque inhérentes à un Etat nouvellement fondé, où les pouvoirs ne sont pas encore bien définis et ne peuvent l'être que par la pratique et l'expérience. Du reste, comme on le sait, elles n'allaient pas loin : on recourait au ministre, au souverain, et quand l'autorité supérieure avait prononcé, les parties se soumettaient, le vainqueur oubliait son adversaire, et celui-ci se rendait sans arrière-pensée. Voilà ce que l'on peut généralement remarquer.

Il n'en était pas ainsi dans les colonies anglaises. Il s'y élevait des difficultés aussi, mais elles avaient souvent une fin tragique. Les plus habiles mettaient la foi religieuse de leurs

---

\* Mgr Spalding : *Mélanges*, page 351.